



Miguel Benasayag

La Singularité du vivant

Le Pommier

La Singularité du vivant

Miguel Benasayag

La Singularité du vivant

Préface de Jean-Michel Besnier
Prolongement de Giuseppe Longo

Le Pommier

© Éditions Le Pommier, 2017

© Éditions Le Pommier/Humensis, 2022, pour la présente édition augmentée

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 – Paris

www.editions-lepommier.fr

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-7465-2542-9

*A la magnífica Sara-Luna, que es una poderosa razón
de mas para amar y defender la vida*

Avant-propos

Cinq ans après la publication de *La Singularité du vivant*, je constate avec le même étonnement que, contrairement à mes précédents travaux, cet ouvrage suscite des réactions quasi similaires, quel que soit le pays. En France, comme en Italie ou en Amérique latine où il a été traduit, elles témoignent de la globalité et de l'ampleur de la colonisation artefactuelle du monde et de la vie.

À l'époque où j'ai écrit ce livre, la doxa dominante affirmait qu'entre le vivant et la machine numérique n'existait de différence que d'ordre quantitatif. Simplement dissociés par des niveaux de complexité différents, ces deux mondes étaient supposés se placer dans une continuité non seulement de nature mais aussi de fonctionnement. « Tout est algorithme », prétendent aujourd'hui encore les idéologues de la technoscience : objets, matière, corps, cerveau ne seraient ainsi que sommes d'informations modélisables – modifiables et augmentables, par conséquent. Sans compter que, pour les tenants de cette nouvelle cybernétique, il va de soi que les modèles numériques – transparents, calculables et prévisibles – seraient plus vrais que le réel lui-même. Le monde et l'ensemble de ce qui existe se résumeraient finalement à un montage modulaire

d'informations, constructible et déconstructible à l'envi. Quelle que soit l'absurdité de cette croyance en la toute-puissance du numérique, elle produit d'ores et déjà des effets, en formant notre vision de l'humain. Car si rien ne vient distinguer qualitativement un organisme d'un artefact, l'existence même devient réductible à un fonctionnement parmi d'autres, susceptible d'améliorations, soumise à une pure logique de performance et d'efficacité. Or, aux yeux d'une majorité de nos contemporains, cette réification largement engagée du vivant et de la culture est loin d'apparaître comme un scandale. Bien au contraire, apprendre à « bien fonctionner » permet d'éliminer la fragilité, la négativité et toutes ces failles propres au vivant qui, à l'aune de ce « devenir machine », apparaissent comme autant de dysfonctionnements à corriger.

C'est pourquoi, si nous voulons avancer l'hypothèse d'une singularité du vivant non soluble dans le fonctionnement de la machine, nous ne devons pas chercher celle-ci dans des principes vitalistes, idéalistes ou spirituels. Face aux promesses d'au-delà des transhumanistes, nous n'avons aucune nouvelle transcendance à fonder. Le présent ouvrage vise ainsi à dégager un modèle organique intrinsèque au vivant, ne devant rien à un quelconque soubassement métaphysique. Contrairement aux prétentions des chantres de la dématérialisation, ce modèle ne se veut évidemment pas le double exact du vivant, précisément parce qu'il cherche à rendre compte des liens subtils organiques, non entièrement modélisables, qui sont au cœur de la singularité du vivant et de ce que nous avons nommé le « champ biologique ». Ce paradigme constitue donc plutôt une tentative de compréhension, non réductionniste et pourtant non dualiste, des rapports entre le vivant et la pensée articulée.

À vrai dire, il n'est guère besoin de recourir à de longues analyses pour comprendre que, depuis cinq ans, la colonisation du vivant et de la culture par les technologies algorithmiques

n'a fait que s'amplifier. De ce point de vue, la pandémie de Covid-19 a joué un rôle paradoxal. D'un côté, elle a sans aucun doute contribué à accélérer l'emprise du monde numérique sur nos vies par le déploiement de nouveaux mécanismes du biopouvoir. Face à la menace, nos sociétés ont été plus que jamais tentées de se réfugier dans le fonctionnement rassurant de la technique et de la discipline. L'incertitude renforce ce désir pathologique de se fondre dans son propre profil. De l'autre, la crise sanitaire est venue nous rappeler, de façon certes catastrophique et sous la forme de la menace, que les corps résistent encore à se laisser totalement déplier. Les escrocs du transhumanisme qui prétendaient vaincre la mort ont forcément mal vécu le fait qu'un simple virus suffise à mettre à genoux l'humanité entière. Faute de promettre l'immortalité, ils se réfugient aujourd'hui dans des projets aussi compliqués que stupides qu'une vie au-delà des corps dans le métavers.

La crise sanitaire nous aura au moins permis d'expérimenter les limites d'une relation virtualisée. Un monde sans corps, sans contacts, sans liens configure un monde sans désirs et sans affinités, débarrassé de l'épaisseur du présent, où il devient tout bonnement impossible de produire un imaginaire partagé. Or, dans une époque chargée de menaces, l'urgence est bien d'explorer les possibles qui seront les nôtres – et non pas ceux de la machine – et d'imaginer de nouvelles voies d'actions face aux défis qui se déclinent dans les différentes situations de notre vie. Décoloniser le vivant et la culture de l'artefactualisation ne passe certainement pas par une position technophobe, mais par le développement d'expériences capables d'une véritable hybridation. Un métissage où le monde du vivant, qui est celui du sens, s'émancipe de l'utilitarisme de la machine pour expérimenter ses propres possibles.

Préface

Jean-Michel Besnier

La technique prétend digitaliser la vie, la réduire à de l'algorithme, la décomposer en métabolismes et organes bientôt remplaçables. Contre cette montée en puissance d'un mode de vie postorganique, résultant de l'arraisonnement de la biologie par la technique, Miguel Benasayag lance un appel à la résistance : le réductionnisme des sciences et des techniques nie les invariants structuraux et fonctionnels du vivant. Or ces invariants expliquent précisément que tout ne soit pas possible avec ce qui vit.

Contre ce que laissent croire les technosciences, qui encouragent à une dramatique désinhibition, Miguel Benasayag objecte un système, qu'il a baptisé « Mamotreto ». Le choix de ce mot espagnol est étrange, déroutant, irritant même. On le traduit en français par « N'importe quoi », « Salmigondis » ; on s'en sert pour désigner ce qui est inutile et encombrant, ce qui est indigeste (un gros bouquin, par exemple). Je lui vois un équivalent dans l'italien *roba*, et l'usage du mot que l'on trouve dans la nouvelle du Sicilien Giovanni Verga. Bref, « Mamotreto » qualifie chez Miguel Benasayag un système qui ne peut qu'être ouvert et chaotique, imprévisible et

incontrôlable, surprenant et intranquille. Bref, c'est la vie qui s'y déploie, « la singularité du vivant », qui échappe à l'enfermement dans les dogmatismes de tout poil. Mais c'est d'un système organisé qu'il s'agit tout de même, car Miguel Benasayag n'est ni vitaliste ni spiritualiste, et il n'a pas le culte de l'irrationnel. À vrai dire, le vivant n'est pas « n'importe quoi », et sa singularité ne tient pas au fait qu'il échapperait au concept. Ce serait trop facile, et complètement inutile.

Miguel Benasayag partage avec les présocratiques soucieux d'organiser la nature selon une composition raisonnée de ses éléments (eau, terre, feu, air), ou bien selon des principes à la fois unifiants et conflictuels (le même et l'autre, l'être et le devenir...), le goût des grands systèmes d'explication du monde. Il échappe pourtant à la vaine spéculation, en affichant une philosophie qui implique les idées dans les contextes et les conflits générés par notre époque. La dislocation est l'un de ses « mots-mana », comme aurait dit Roland Barthes : il exprime avec lui sa nostalgie du « tout qualitatif », aujourd'hui disloqué, et sa volonté d'en découdre avec la physicalisation et la digitalisation de l'humain. L'interrogation qu'il soumet ici au lecteur concerne la vie, considérée comme « un phénomène de contexte » et menacée d'être réduite à l'élément indifférencié d'un « monde Lego », sans frottement ni rupture, sans articulation avec un environnement conflictuel et structurant, étranger à la différence entre le possible et le réel.

À sa façon, Miguel Benasayag propose en effet avec le Mamotreto une cosmogénèse ou, en tout cas, une organogénèse, qui permet de penser la singularité du vivant. Dans son système, il y a trois étages qu'il faut parcourir en partant du milieu. C'est toujours ainsi qu'on évite les illusions du commencement absolu ou celles que Gilbert Simondon associait à l'hylémorphisme des systèmes métaphysiques : parce que le monde est un processus, on l'aborde nécessairement dans le

mouvement, en le prenant en marche ; il est toujours déjà là et exposé à devenir autre.

Trois étages, donc : au centre, le « champ biologique », qui s'étaye, en bas, sur les « processus physico-chimiques » (les « agrégats ») et qui se traduit, en haut, dans des productions symboliques et culturelles (des « mixtes »). L'organicité résiste à l'artefact auquel les technologies voudraient la réduire, tant qu'elle demeure capable de faire chorus avec les agrégats et les mixtes qui la bordent sans la limiter. De ce point de vue, on imagine l'absurdité du transhumanisme qui vise la construction d'un monde et d'un homme « postorganique », c'est-à-dire voué au virtuel et dépourvu de corps... Je n'ai pas l'intention de commenter ici ce Mamotreto qui restitue le vivant à sa dynamique et le décrit dans un contexte de transduction permanente. Je dirais seulement combien est suggestive, selon moi, cette manière de défendre l'unité du vivant en la montrant toujours en conflit avec ce qui voudrait la geler et la disloquer. Le Mamotreto dissout ces prétentions, en refusant la rationalité analytique qui grève les sciences du vivant, et il argumente un thème que Francisco Varela avait développé dans son approche « énaïve » des phénomènes vitaux : en biologie, on ne construit pas le complexe à partir du simple, car il n'y a ni simple ni élément isolé, mais toujours interaction et couplage structurel, perturbation et rétroaction de systèmes. Miguel Benasayag considère en ce sens comme un invariant le fait que les molécules constitutives du vivant soient soumises à un processus de « double contrainte », qui les conduit à participer à chacun des niveaux du Mamotreto. Elles obéissent pour une part au mécanisme de leur fonctionnement endogène, et, pour une autre part, aux contraintes de l'organisme qui les capture et les intègre. C'est par là qu'on dissocie nécessairement la vie des artefacts qui prétendent l'imiter : il n'y a rien d'élémentaire ni d'isolable dans la première, et, en l'ignorant et

en multipliant les seconds, les technosciences sont proprement mortifères. Avec le Mamotreto, Miguel Benasayag invente le modèle d'explication propice à ruiner l'entreprise visant à faire advenir un postorganique ou, si l'on préfère, un posthumain.

La singularité du vivant tient donc à l'interface conflictuelle qu'il est contraint à observer, essentiellement à celle qui l'attache à la multiplicité des agrégats physico-chimiques et à celle qui l'oblige à se débattre dans le contexte culturel où règnent les mixtes. Je suis sensible à la portée quasi poétique de la description du vivant immergé dans des contextes soumis au télescopage de rythmes et de rites – des rites qui stabilisent provisoirement, comme le font les institutions et les narrations idéologiques, et des rythmes qui bouleversent en restituant la vie à son chaos créateur. Cervantès, Borgès ou Artaud ne sont pas cités par hasard dans cette odyssee de la vie telle qu'elle résiste à la simplification technologique. À lire Benasayag, on se convaincra au passage de l'aberration consistant pour l'homme moderne à vouloir se débarrasser des rites (sociaux) et pour l'homme hypermoderne à étouffer les rythmes (biologiques).

La Singularité du vivant est un livre enthousiasmant et, m'efforçant moi-même de porter le fer contre les avatars de la déshumanisation, je partage le sentiment d'urgence qui le porte : ce qu'il donne à comprendre ouvre la perspective d'une résistance créative, de celle dont Miguel Benasayag a déjà livré nombre de formules¹, la promesse également de « nouvelles radicalités », elles aussi tôt annoncées par notre auteur². Irais-je jusqu'à avancer que *La Singularité du vivant* clôt aujourd'hui une philosophie esquissée il y a une trentaine d'années ? Assurément pas, car le Mamotreto ne saurait mettre un point final à quoi que ce soit ; il est par définition ouvert et hostile aux dogmes. S'offrant comme un modèle théorique, il n'en est pas moins une machine de guerre contre l'absurde ambition contemporaine d'en finir technologiquement avec la vie. N'en

doutons pas, ce livre se révélera nécessaire pour donner corps à l'offensive contre les technoprophètes du transhumanisme. Plus largement, il répond à l'impératif de saper les nouvelles aliénations et le mal-être, entretenus par les illusions du « tout-informationnel » et les vertiges de la dématérialisation. Une philosophie de combat, exempte de mysticisme et d'irrationalisme, mais bel et bien engagée dans la compréhension de ce qui nous menace – voilà ce qui nous est offert par Miguel Benasayag.

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP